

La souris d'eau



Hors-série N°2

L'eau et notre quartier.

« AU FIL DE L'EAU »

Nous avons l'immense avantage de vivre dans un arrondissement de la capitale où l'eau prend toute son importance, tout semble nous rappeler que le XIV^{ème} arrondissement est un lieu par lequel circule l'eau qui alimente une partie de la capitale (Sud et centre actuellement) et c'est dans notre quartier Montsouris-Dareau que se situent ces beaux ouvrages. Suzy, notre souris d'eau le sait bien ! Il nous semblait donc évident de mettre en valeur ce patrimoine et de vous le faire mieux connaître.

« Au fil de l'eau », tel était le nom de la série que nous vous avons présentée dans notre journal. C'était devant le pavillon de la porte d'Arcueil, situé au 41, boulevard Jourdan, qu'avait commencé notre vagabondage. Puis nous vous avons parlé de l'aqueduc romain, des porteurs d'eau, de l'aqueduc Médicis et enfin des magnifiques réservoirs de Paris, situés avenue Reille. Nous avons pensé que, rassembler ces cinq articles dans un même numéro, pouvait être intéressant et c'est pourquoi vous les trouverez dans ce hors-série N°2 (le numéro 1 étant consacré à notre journée du 14 octobre 2017.)

Mylène Caillette rédactrice en chef de « La souris d'eau ».





LE POSTE D'ARCUEIL

Il a été construit en 1930 et s'élève au-dessus des aqueducs de la Vanne et du Loing qui conduisent l'eau au grand réservoir de Montsouris.

Ce bâtiment, qui passe relativement inaperçu pour la plupart d'entre nous, est l'unique endroit où l'on peut voir l'eau circuler à l'intérieur d'un aqueduc et la voir partir vers les réservoirs Montsouris ; il n'est malheureusement plus accessible au public. Depuis 2006, le toit de ce pavillon est surmonté d'une œuvre artistique. En effet dans le cadre du programme « L'art dans la ville » faisant une place à l'art contemporain dans l'espace urbain, de grands artistes ont été invités à proposer un projet le long du nouveau tram T3, lors de sa construction. C'est ainsi que l'artiste Claude Lévêque a pu réaliser, en 2006, sur le toit du pavillon, son imposante installation ; « Tchaïkovski ».

Claude Lévêque

Né en 1953 à Nevers, véritable port d'attache pour lui, auquel il reste encore très fidèle et après un CAP de menuiserie obtenu en 1970, il suit les cours de l'Ecole des beaux-arts de Bourges où il découvre l'art moderne. Il visite l'exposition de Christian Boltansky au CNAC à Paris et profite de l'effervescence de la ville qui est à son comble. Il aime surtout la musique et les groupes de rock, les Rolling Stones notamment. Mais sa carrière n'est pas encore fixée : *« Je n'étais pas précisément destiné à faire une carrière artistique et, en sortant des Beaux-Arts, je n'avais pas très envie d'être artiste. Je préférais tenter de travailler dans la communication ou la mode qui paraissaient plus vivantes, et il existait une effervescence, des croisements entre la mode et la musique. Cela m'avait impressionné, d'autant plus que je ne me voyais pas devenir un artiste qui peint dans son atelier, hors de la vie. »* - *La rumeur des lieux*, 2009. Entretien avec Christian Bernard, critique d'art.

A la fin de ses études en 1977, il se passionne pour la mode et la publicité et vit dans la musique.

Dans les années 1990, son travail s'inspire du mouvement punk, à savoir : agressivité, provocation, irrespect. Son aversion pour la norme est un véritable carburant. Il va travailler sur les choses immatérielles : la lumière et le son : *« La lumière et le son sont des moyens de métamorphose complète. Ce sont deux éléments primordiaux dans une sensation. »* Puis il y a les néons, souvent présents et multicolores qui éclairent des phrases : « Nous sommes heureux », « Jouez », « Riez », « Dansez », « Pourquoi vivre ? », « My way », « Plus de lumière ». L'artiste veut créer des aires de réactivité qui laissent le champ libre au visiteur : *« Je tente d'inscrire dans l'espace une dimension émotionnelle dont la structuration engendre la réaction. »* Il veut « changer notre perception ». De nombreuses installations alliant les matières, les sons qui sont une façon de créer des vibrations, les éclairages subtils, les odeurs, ou la littérature se déclinent ainsi de multiples façons : murales, au sol, avec ambiance sonore ou projection de lumière, gyrophare, guirlandes électriques, ampoules, cierges, tubes néon, lampes halogènes, sable, objets posés dans des espaces de couleurs vives : rouge, noire, bleue, sont parmi les œuvres qu'il présente dans les différentes expositions auxquelles il participe depuis les années 1980.

Chez lui tout est question d'équilibre. En 2009, il représente la France à la Biennale de Venise.



Tchaïkovski - Inox - 2006

Lors de la création de la ligne 3 du tramway d'Ile de France, une commande publique est lancée pour neuf œuvres d'art contemporain qui seraient placées le long du parcours du tram.

Claude Lévêque, sélectionné, décide d'installer des panneaux sur le toit du bâtiment en pierre appartenant à « Eau de Paris », situé 41 boulevard Jourdan.

Cette installation, en inox ondulé embouti manuellement est composée de quatre panneaux monumentaux mesurant 4,30 m de large. Quant à la longueur, deux panneaux mesurent 18,70 m et deux autres 7,30 m.

L'emboutissage des panneaux permet à la lumière de se réfléchir et de faire mouvoir la surface. L'idée étant de représenter l'eau ou de la symboliser coulant et passant à l'intérieur du bâtiment, les quatre panneaux sont légèrement inclinés afin que tout le mouvement du boulevard s'y trouve réfléchi. Les différentes couleurs du trafic automobile s'y reflétant comme sur un miroir : *« L'idée du temps, l'idée du déplacement existent réellement dans les différentes manières de pratiquer mes installations. »*

Il s'adresse aussi aux spectateurs pour obtenir d'eux une réaction : *« Je tente d'inscrire dans l'espace une dimension émotionnelle dont la structuration engendre la réaction. »*

Le titre donné « Tchaïkovski » (le compositeur russe du XIX^{ème} siècle) met l'accent sur la passion de l'artiste pour la musique et l'importance de la musicalité d'une œuvre pour lui. Les vibrations de celle-ci doivent rejaillir comme des notes sur un piano et le spectateur doit être à même de le ressentir. Mais ce travail sur l'espace public est-il différent de celui qu'il réalise pour des expositions ou des musées ?



Travail d'un artiste sur l'espace public

Conversation entre Philippe Régnier et Daniel Buren

PH.R : « Le passage à l'espace public entraîne-t-il des changements par rapport à la réception du travail ?

D.B : « Je pense que oui car le public est beaucoup plus large. On m'a dit, par exemple lorsque j'ai fait mon intervention sur la ligne de tram à Paris, que j'étais resté très



« soft ». Je pars du principe que l'on ne peut pas mettre dans l'espace public la même chose que dans un musée, que dans un centre d'art ou que dans un lieu laboratoire. Il y a les contraintes de pérennité et le choix des matériaux que cela induit, sans oublier le sens de l'œuvre. Faire de l'art dans la rue pose, effectivement, de nombreuses questions. Œuvrer dans l'espace public est assez complexe et souvent mal perçu du fait que les œuvres s'abiment. Il y a aussi, des œuvres urbaines qui ont végété, qui sont restées en place alors que tout s'est transformé autour d'elles. Il faut anticiper tous les paramètres... Mais tenir compte des contraintes de sécurité et des matériaux sont, à mon avis deux choses incontournables lorsqu'on travaille dans l'espace public. »

Claude Lévêque, Le grand Soir. Ed. Flammarion, 2009.

L'AQUEDUC ROMAIN

Notre quartier possède encore, et ceci est une vraie chance, un vestige de cet Naqueduc construit par les Romains et qui traversait notre quartier ; sur le fronton est inscrit : « *Conduite de l'aqueduc romain de Lutèce* ».

Il se trouve Avenue Reille, restauré et maintenant bien protégé par une vitre, vous pouvez l'admirer au numéro 40-42, face au parc Montsouris.

Au II^{ème} siècle (à l'emplacement du Collège de France) sont construits des thermes nécessitant une grande quantité d'eau pour alimenter les baignoires et les piscines. Il faut donc trouver un moyen de la faire arriver à Paris.

A la demande de l'Empereur Julien, les Romains décident la construction d'un aqueduc destiné à capter les sources de la région de Rungis et d'Arcueil.

Celui-ci, long de seize kilomètres, doit apporter l'eau jusqu'aux Thermes (actuellement le musée de Cluny) et aux établissements publics du quartier latin. Un pont aqueduc est construit à Arcueil afin de la conduire du Petit-Gentilly, jusqu'au château d'eau, aujourd'hui disparu.



Le bassin bâti en moellons, situé à Wissous, et alimenté par les sources environnantes, mesure 4 m de côté et 1,70 m de hauteur. Celui-ci possédait une pente étudiée afin d'assurer un écoulement parfaitement régulier. Il franchissait la Bièvre en aval de



Cachan sur le pont aqueduc. L'aqueduc parvenait à Paris par la rive gauche de la Bièvre en traversant Gentilly, après ce parcours de seize kilomètres.

Il était construit en béton dur (composé de chaux et de cailloux) et, à l'intérieur, couvert de ciment de tuileau rouge. Il était protégé par une couverture en dalles calcaires brutes.

Trois réservoirs munis de trois canalisations pour distribuer l'eau devaient le composer.

Le premier réservoir servait pour les lavoirs et les fontaines.

Le deuxième envoyait l'eau aux Thermes et la ville en tirait un revenu.

Le troisième servait à alimenter les maisons des particuliers. Cependant ce n'était pas encore l'eau courante ! Chaque famille (aisée ou aristocrate) possédait dans sa maison un petit réservoir en cuivre ou en porcelaine nommé fontaine. Chaque jour, le récipient était rempli et pouvait ainsi laisser couler un filet d'eau. Plus tard, les Romains, voulant augmenter le débit de leur aqueduc, ont ajouté une conduite qui, partant de Rungis, allait jusqu'à Wissous.

L'aqueduc romain est définitivement détruit par les Normands au IX^{ème} siècle

LES PORTEURS D'EAU

La distribution d'eau courante dans les logements de la capitale est relativement récente (pas plus d'un siècle). Auparavant, l'eau à Paris était avant tout celle de la Seine dont l'eau a été pendant longtemps de bonne qualité. Pourquoi une telle qualité ?

- Le manque de réseau significatif d'égouts ne permettait pas aux immondices de rejoindre la rivière (ils étaient soit avalés par les puisards, soit ils constituaient cette célèbre boue parisienne qui se trouvait dans les rues ou dans les jardins).

- L'éloignement de la Seine des activités polluantes : tanneurs, teinturiers, qui se retrouvèrent au faubourg Saint-Marcel, participait aussi à cette qualité.

Cependant la pollution de la Seine se fit progressivement.

- La construction d'un réseau d'égouts permit de jeter à la rivière ce qui, jusqu'alors, était conservé dans les rues et les jardins.

- L'augmentation du trafic fluvial devint aussi un danger pour la Seine. C'est par cette voie que se faisaient tous les approvisionnements.

L'eau de la Seine est insuffisante pour couvrir tous les besoins toute l'année.

En effet la Seine a un débit très fluctuant. Le niveau de l'eau varie en fonction de saisons. L'été, le niveau est au plus bas, l'on peut même apercevoir des bancs de sable, et c'est la rive gauche qui souffre le plus de l'insuffisance en eau potable. Par contre, l'hiver, les grandes crues qui sont la conséquence de pluies parfois diluviennes, provoquent des inondations.

L'accès à l'eau était aussi très difficile pour les faubourgs éloignés des berges de la Seine et de cet éloignement sont nés les porteurs d'eau. Depuis le Moyen-âge jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, l'approvisionnement en eau des maisons particulières fut l'affaire de spécialistes et les porteurs considèrent très vite leur activité comme un privilège.



C'était une petite révolution puisque l'eau que transportaient ces porteurs d'eau devenait payante.

Il existait deux catégories de porteurs d'eau :

- Les porteurs d'eau « à bretelle », ainsi nommés car les seaux d'eau étaient fixés sur une sangle en cuir passée autour des épaules, munie de deux crochets pour fixer les seaux.

- Les porteurs « à tonneau », apparus au début du XVIIIème siècle, transportaient l'eau dans un tonneau.

En effet, très vite les porteurs d'eau « à bretelles » se rendirent compte qu'il était de plus en plus difficile d'assurer le transport de l'eau jusqu'aux faubourgs de la capitale. Ils décidèrent donc de regrouper les commandes mais, se faisant, les seaux contenaient une trop faible quantité d'eau (environ trente litres par seau).

Ceux qui le pouvaient s'achetèrent un tonneau (qui pouvait contenir jusqu'à trois cents litres d'eau) et le posèrent sur une charrette qu'ils poussaient eux-mêmes ou achetèrent un cheval. Cette concurrence, cependant, menaçait les porteurs « à bretelles » qui, pour certains d'entre eux, purent acheter des charrettes à bras. Ils s'alimentaient à la rivière, où des ponts spéciaux leur étaient consacrés, l'eau étant puisée loin des berges.

Ils s'approvisionnaient aux fontaines mais ne pouvaient cependant pas prendre l'eau à toutes les fontaines publiques dont les réservoirs seraient trop vite épuisés.

Cinquante-huit fontaines existaient à Paris et distribuaient une eau encore parcimonieuse, puisque chaque habitant se voyait distribuer à peine cinq litres par jour, le reste étant apporté par les porteurs d'eau. Ceux-ci allaient donc aux fontaines dites « marchandes » qui apparaissent avec des réservoirs plus importants.

Les fontainiers qui géraient le commerce demandaient aux porteurs d'eau une contribution. Ils disparurent sous la Troisième République.



L'AQUEDUC MEDICIS (1613-1623)

Avant la construction de cet aqueduc, Paris rive gauche manquait de puits, on en trouvait seulement près de la Seine, et ne possédait pas de sources. Henri IV engage les premiers travaux afin d'approvisionner la capitale en eau. A cette époque, quelques fontaines seulement existaient et les porteurs d'eau complétaient la livraison en allant chercher l'eau de la Seine, qui se pollua au fil du temps. Le roi avait donc décidé en 1609 de rétablir l'aqueduc romain qui amenait les eaux d'Arcueil pour les thermes de Cluny (bâti au début du II^{ème} siècle et qui constituaient, à l'époque, le plus grand établissement de bains). Celui-ci permettait aux eaux de Rungis d'être acheminées vers Paris. Malheureusement l'assassinat du roi en 1610 ajourna le projet.

C'est donc Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, qui continue le projet. Celle-ci décide de faire construire un palais qui ressemblerait au Palais Pitti de Florence où elle avait grandi et commande la construction du Palais du Luxembourg. Des sculptures et des fontaines devaient orner son nouveau jardin, ce qui nécessitait une alimentation en eau devenue très vite sa priorité et la construction d'un aqueduc fut, plus que jamais, d'actualité. Les travaux sont confiés à l'architecte Salomon de Brosse (1571-1626) et à l'ingénieur florentin Thomas Francini (1571-1651), « intendant général des eaux et fontaines royales ».

Le 17 juillet 1613, le roi Louis XIII pose la première pierre du grand regard de l'aqueduc qui doit amener les eaux des sources de Rungis et celles du coteau de Longboyau (de l'Haÿ-les-Roses à Arcueil) vers Paris. Les eaux du plateau de Rungis étaient recherchées car elles étaient les moins calcaires et les plus faciles à capter du fait de leur altitude qui permettait un acheminement vers Paris par la gravité naturelle.

Cet ouvrage long de treize kilomètres entre le Grand Carré (c'est-à-dire le Grand bassin) de Rungis, lieu de captation des sources, et le regard de l'Observatoire, suit en parallèle le tracé de l'aqueduc romain, mais évitant certaines courbes, il gagne trois kilomètres par rapport à ce dernier. Salomon de Brosse inspire l'aspect monumental et majestueux de l'ouvrage.

L'aqueduc est pourvu de vingt-sept « regards », édicules en pierre, construits tout le long du parcours, le plus souvent rectangulaires, destinés à l'entretien de la canalisation, à recevoir les impuretés transportés par l'eau et aussi à la dérivation au profit de ceux qui ont l'autorisation de capter l'eau. Ainsi le regard de l'avenue René-Coty, appelé aussi le « regard » de la Maison Royale de Santé (aujourd'hui hôpital de long séjour de La Rochefoucauld, fondé en 1780), reçut une concession d'eau. Le tracé sinueux de l'aqueduc s'explique par le fait qu'il évitait d'importants travaux de terrassement pour éviter creux et bosses. Ceci explique aussi que la distance de l'aqueduc dépasse de beaucoup la distance à vol d'oiseau. La pente aussi était importante car déterminante pour la vitesse de l'eau et donc de son débit.

Les eaux qui alimentaient l'aqueduc étaient celles du plateau de Rungis et celles du coteau de Longoyau (de L'Hay à Arcueil) car ces eaux étaient les moins calcaires et les plus faciles à capter du fait de leur altitude qui permettait leur acheminement par la gravité naturelle. D'autres petites sources alimentaient l'aqueduc mais à l'origine de



leur redécouverte en 1624, Louis XIII les concéda au Maréchal d'Effiat pour alimenter son château situé près de là.

L'ouvrage d'art le plus caractéristique est le pont-aqueduc d'Arcueil avec ses trois cents mètres de long et ses vingt arcades soutenant l'ouvrage de vingt-quatre mètres de hauteur.

Il est achevé en 1623 et les eaux arrivent à Paris à la Maison du Fontainier situé dans le XIVème arrondissement.

De ce dernier regard partaient les eaux pour le Palais et le jardin du Luxembourg et celles qui alimenteront les quatorze nouvelles fontaines publiques prévues par la Ville et qui seront terminées en 1628.

Mais le modeste volume d'eau apporté par l'aqueduc n'était pas à la hauteur des espérances des constructeurs. Une des raisons qui expliquait ce faible volume était que le roi avait accordé des concessions (notamment à des communautés religieuses) et que ces dérivations entraînaient une certaine pénurie pour les particuliers.

Ceux-ci attendaient donc avec impatience l'installation de fontaines ; entre 1624 et 1628, leur nombre est porté à trente dont quatorze, alimentées par les eaux d'Arcueil. Jusque-là les habitants étaient approvisionnés par les porteurs d'eau qui venaient de la Seine. Ces fontaines étaient sans conteste une manne céleste car l'eau y était gratuite. Les porteurs d'eau perdirent ainsi beaucoup de leurs clients et connurent une condition misérable.

L'aqueduc ne sert plus à alimenter le jardin du Luxembourg depuis la seconde moitié du XIXème siècle et n'alimente plus, aujourd'hui, que le lac du parc Montsouris.





LES RESERVOIRS DE MONTSOURIS

C'est avec ces réservoirs de Montsouris que nous terminons notre cycle : « Au fil de l'eau ». Celui-ci nous a permis de démontrer que dans notre quartier existent de magnifiques œuvres d'art dont le rôle était d'alimenter Paris en eau et qui sont encore visibles aujourd'hui ; des professions aussi, comme les porteurs d'eau, tout aussi étonnants. Qu'il s'agisse du poste d'Arcueil, de l'aqueduc romain, des porteurs d'eau, de l'aqueduc Médicis, enfin des réservoirs de Montsouris, notre arrondissement peut s'enorgueillir d'une histoire d'eau qui mérite que l'on s'égare « au fil de l'eau ».

Dès 1858 le Baron Haussmann et l'ingénieur Eugène Belgrand décident la construction du nouveau réservoir dit « de la Vanne » ou « de Montsouris ». Informé par ce dernier, Haussmann savait que les sources du Loing qui se jettent dans la Seine pouvaient fournir à la Vanne un accroissement important de volume d'eau tout en respectant la qualité de l'eau. Entre 1860 et 1865, la dérivation est étudiée et le tracé, aboutissant à Montrouge, à l'altitude de quatre-vingt mètres est adopté. En 1865, Haussmann propose au Conseil municipal la dérivation sur Paris de 100.000 mètres cubes fournis par les sources de la vallée de la Vanne. La Vanne est un petit cours d'eau qui prend sa source à Fontvannes près de Troyes et débouche non loin de Sens. Il est choisi car il résiste bien à la sécheresse et jaillit à une altitude suffisante pour pouvoir aisément alimenter Paris. Haussmann fait donc acheter toutes les sources : *« J'achète des sources pour le compte de la Ville de Paris, il n'était pas encore question de la dérivation de ces sources ; on prit cette réponse pour une plaisanterie et on le laissa faire ses traités amiables sans plus s'inquiéter. »* Belgrand, *Les eaux nouvelles* P.161.





Le projet du réservoir est approuvé par délibération du Conseil municipal le 22 mai 1868 et sa construction commencée le 30 juin suivant.

Les travaux s'achèvent en 1874. Le réservoir est construit en meulière et mortier de ciment et se compose de deux bassins superposés dont les murs du pourtour ont une épaisseur de 2,50 mètres

Creusé entre la rue de La Tombe-Issoire et l'avenue Reille, il remplace l'ancien réservoir de 1619 installé faubourg Saint-Jacques.

Le nouveau bassin est aménagé entre 1871 et 1874 ; d'une superficie de quatre hectares, il peut contenir jusqu'à 200.000 m³ d'eau potable qui viennent des sources du Sud, à une température maintenue de 10 degrés grâce au gazon recouvrant l'ouvrage. Malgré le fait qu'il domine de huit mètres le voisinage, rien ne transparait de son activité.

Il se trouve limité par la galerie le long de l'avenue René-Coty que l'on traverse pour continuer avenue Reille menant aux anciennes carrières de Montsouris dont ne subsistent aujourd'hui que les vides situés entre le parc Montsouris et l'hôpital Sainte-Anne.

La construction de ce réservoir a nécessité une inspection complète du sous-sol et une consolidation car l'emplacement était occupé par des carrières à trente mètres sous terre qu'il fallut consolider. Cette consolidation de carrières encore exploitées au début du XIX^{ème} siècle feront l'objet de consolidations les plus importantes jamais entreprises à Paris. Cela nécessita mille huit cents piliers carrés de 5,60 mètres de hauteur qui formèrent des galeries se coupant à angle droit. Une année complète fut nécessaire à une centaine d'ouvriers pour travailler et consolider les 3.600 m² du réservoir.

Il se compose d'un bassin de cent vingt-cinq mètres cube d'eau sur cinq mètres de hauteur, partagé en quatre compartiments. Ce réservoir était en 1874 le plus grand réservoir d'eau couvert existant : *« Depuis plus de cent ans, le réservoir de Montsouris reçoit les eaux acheminées depuis les sources du Sud par les aqueducs de la Vanne et du Loing. Dans ses bassins immenses protégés par des arches minérales, il recueille les flots permanents des sources. Longtemps, il fut parmi les plus grands réservoirs du monde. L'ensemble demeure inaccessible au commun des mortels. L'eau précieuse y fait escale, abritée de tout contact avec l'extérieur. Pénétrer dans cette cathédrale relève du rite d'initiation. »- Veilleurs d'eau. Ed. La Découverte.*

Chaque jour on vérifie que l'eau soit propre à la consommation et que l'étanchéité du réservoir soit toujours parfaite, la chasse à la fissure y est permanente.

L'élégant bâtiment Art Déco que l'on aperçoit au sommet du réservoir sert de pavillon d'arrivée des eaux des aqueducs du Loing et de la Vanne. Celles-ci vont rejoindre le réservoir pour devenir des eaux domestiques : *« Chaque jour, c'est un volume d'eau équivalent d'une fois et demie la tour Montparnasse qui circule dans le réseau d'eau potable, jusqu'aux robinets de la capitale. »-Veilleurs d'eau. Ed. La Découverte.)*

Mylène Caillette membre du CDQ.

Lien : <http://cdq-montsouris.online.fr>

